

Le murmure des arbres

ABIGAIL SERAN

À Isabelle Evéquoz, architecte

Au milieu de ce champ, une bicoque biscornue perdue dans ce qui était devenu une friche, canevas à dompter. En arpentant l’immense terrain, elle s’était dit que les arbres le bordant en son point d’entrée devaient servir de guides. Elle avait décidé de dessiner en dépit d’eux, autour d’eux. À partir d’eux s’était-elle finalement dit. Elle avait pensé chaque lieu, chaque espace de ce projet titanesque, travaillant les flux, réinventant des attentes non exprimées, collant à la lettre au cahier des charges tout en réinterprétant son métier. Si elle voulait sauvegarder ses chances, il fallait que tout soit parfait, fantaisie maîtrisée, rigueur absolue dans les lignes, créativité respectant chaque contrainte. Poétiser l’efficience, technicité irréprochable avec une touche d’originalité. Des nuits entières à penser, des journées à recommencer, à tourner autour de ces fichus arbres qui compliquaient tout. Ils étaient pourtant la clé, elle en était persuadée.

Et ça avait marché. La joie éclatante quand on lui avait dit que son projet avait été choisi! La crainte ensuite que malgré ce choix initial, on ne lui confie pas le soin de transformer le dessin en matière. Elle avait dû les impressionner, en dépit de tous les arguments objectifs qui auraient pu parler en sa défaveur, c’est à elle qu’avait été confié le chantier.

En premier, détruire la maison tordue. Elle avait pensé à celles et ceux qui avaient dû l’aimer, la chérir, la faire grandir au gré des ans, au gré des francs, probablement trop maigres quand on voyait le drôle d’accoutrement qu’elle avait revêtu au fil du temps. Elle avait demandé quelques minutes pour l’arpenter avant que les pelleteuses n’entrent en action. Elle avait alors doucement imploré les murs encore debout de lui pardonner. Il fallait être clément avec les âmes des logis. Qui savait leurs réactions si elles décidaient de ne pas s’en aller? Les ouvriers l’avaient regardée faire incrédules, sauf un qui lui avait souri. Elle avait alors assisté au passé se faisant éventrer.

Et puis le champ s’était creusé. Gouffre profond, presque sans fond. On lui avait à plusieurs reprises rappelé qu’il aurait été plus rapide d’enlever les arbres qui perturbaient le travail, retardaient l’avancée. Elle avait affirmé qu’il n’en était pas question. Elle avait dû hausser le ton. Avait fini par presque crier que si un seul de ces arbres disparaissait, les responsables ne se verraient plus confier aucun job à l’avenir. Les entreprises avaient obtempéré, au vu des enjeux, ne pas prendre le risque d’être blacklisté.

Quand elle passait sur le chantier, c’était sa tâche première, alors même qu’on tentait de la harponner de tous côtés, elle vérifiait l’état de santé des végétaux encombrants. Pas question de changer de stratégie. Remplaçant l’abîme, il y eut bientôt des parapets, puis un toit et des façades. D’immenses parois de verre reflétaient le ciel. Alors qu’on creusait à deux pas une annexe rajoutée en urgence, on mit au jour une tombe. Elle leur avait pourtant dit que c’était un ajout inutile. On avait suspendu le chantier et perdu des semaines à attendre que les archéologues permettent qu’on poursuive. Elle les avait pourtant bien prévenus de la vacuité d’une telle addition. Les archéologues avaient d’ailleurs gagné, l’annexe initiale dut devenir un jardin à ruines ouvertes, visible depuis la cafétéria que l’on avait dû déplacer. Le maître d’œuvre ne supportait pas les sépultures, il avait cédé le soleil du sud aux pauses de ses employés pourvu qu’on ne l’obligeât pas à plonger sur des morts, fussent-ils vieux de plusieurs millénaires. Elle avait recommencé les plans et on avait à nouveau mis en cause les arbres. Elle avait tenu bon.

Puis vinrent portes et séparations. Et les espaces intérieurs qu’elle seule parvenait à maîtriser sans support visuel commencèrent également à parler aux autres. De surfaces mentionnées par de simples connotations géographiques, les endroits se nommèrent progressivement en fonction de leurs attributions. Tous les corps de métiers transformèrent le béton brut en ruche. On l’adouba reine, adjugeant bons et mauvais points, frustrant les uns

pour mieux satisfaire les autres, courtisans comblés ou rejetés au profit de l’avancée des travaux. Deux ans de ce ballet incessant. Deux ans à trancher, s’énervier, s’adapter, réparer des erreurs en cherchant des solutions aux défis impossibles. Deux ans à vivre, manger, dormir avec ce chantier. Son chantier, disaient ses proches. Au début avec tendresse, puis plus le retard s’accumulant, avec animosité. Presque jalousie avait-elle pensé un dimanche où, une fois de plus, elle avait abandonné les siens pour aller arpenter les mètres carrés de problèmes qui ne manqueraient pas dès le lendemain de dépiter les ouvriers, d’exaspérer le maître d’œuvre et de faire soupirer les banquiers. Il y avait pourtant des équipes à solliciter, mais on ne manquait pas de venir la trouver, elle, exigeant son avis, sa décision. Juge de dernier recours, responsable devant l’éternel. Même la presse s’était mêlée de ses affaires. On avait refait le procès des arbres incommodants, calculant le surcoût engendré par leur présence néfaste. Elle avait imaginé, un soir d’hiver fatigué où rien ne voulait s’aligner, que tout là-haut où était prévu un lustre magistral, elle pourrait bien leur offrir en lieu et place son corps se balançant au bout d’une corde.

Et puis un jour on avait posé l’immense luminaire à pampilles. Un mastodonte grandiose qui avait fait se taire tous les ouvriers présents sur le chantier quand on l’avait, pour la première fois, allumé. Et puis, les journaux avaient commencé à dévoiler des coins qui prenaient forme un matin sans crier gare, parce que le dernier coup de peinture avait été donné, parce que soudain tout était terminé. Et puis, on avait commencé à voir arriver des camions de mobilier. Etage après étage, espace après espace, comme on balaie en se dirigeant à reculons vers la porte, le chantier et elle perdaient du terrain à la faveur de nouveaux occupants. Certains étaient respectueux, faisaient un tour du propriétaire heureux avant de s’installer. D’autres ronchonnaient de devoir prendre de nouveaux quartiers. Les pires à endurer étaient les sauvages qui saccageaient de leurs grosses godasses mal dégrossies un équilibre subtil qu’elle avait mis tant d’heures à trouver, déplaçant les meubles pourtant savamment choisis, redistribuant les espaces, ruinant les perspectives, s’appropriant ces lieux qu’elle avait mis tant de sueur à créer. Ceux-là elles les auraient volontiers noyés dans les tréfonds du troisième sous-sol. Elle se promet, si prochaine fois il y avait, de créer des oubliettes pour y enterrer les vils usagers sans conscience.

On arriva aux aménagements extérieurs. Il fallut attendre la fin de la saison froide. On se plaignit du manque de places de parc. Désormais nous étions en ville, les arbres morts de l’hiver semblaient bien moins pratiques et utiles que ces espaces bien délimités si accessibles aux véhicules là, juste devant l’entrée. Elle fit le poing dans la poche et attendit le printemps. Il fallait voir s’ils avaient résisté. Ils ne la déçurent pas. Tous sortirent leurs plus beaux feuillages. Elle eut quelques craintes concernant le doyen, un chêne centenaire qui semblait mal s’acclimater à son nouveau voisin de béton. Mais après un orage salvateur qui transforma le gravier non encore stabilisé en boue noyant les jolies chaussures lustrées des nouveaux habitants, il se décida à reflleurir.

Alors qu’on arrivait enfin au bout du projet, elle repensa à la bicoque biscornue. Elle entendit les rires des enfants. Elle imagina leurs jeux d’antan dans ce champ à l’époque immense. Quand elle avait prévu le toboggan qui partait du deuxième étage pour se déverser face à l’entrée, elle avait songé à ces enfants d’autrefois. Peut-être auraient-ils aimé l’idée? Le grand patron qui ne supportait pas la vue sur les vieux cimetières avait dû, sous ses airs sévères, garder un zeste d’enfance: il avait applaudi au concept. Elle n’avait pas cherché d’autre explications, l’idée d’imaginer des hauts talons et des cravates s’envoler dans son tube de métal brillant sous la suspension solennelle suffit à son plaisir.

Dans ce silence attentif, elle n’entend pas qu’on parle d’elle. Hypnotisée soudain par les arbres qui dansent derrière l’immense verrière. Elle sait à cet instant qu’ils sont la raison de sa présence ici, aujourd’hui, elle, la seule dont le projet les préservait. Ses concurrents les avaient, au mieux, réduits à portion congrue, au pire, tous tronçonnés pour mieux dégager l’horizon. Le grand patron avait-il un cœur vert ou alors avait-il craint la mauvaise publicité de quelques activistes qui s’y se seraient perchés?

– Je passe la parole à l’architecte de ce magnifique projet que nous inaugurons aujourd’hui et qui nous offre, grâce à une gestion exceptionnelle des espaces, un lieu de travail et de vie performant et agréable qui vaut à cet édifice un intérêt même au-delà de nos frontières.

Les applaudissements résonnent dans le tube du toboggan. Le lustre frétille. Elle devrait être si fière du résultat, sa revanche, sa victoire. Au moment de s’exprimer, son regard dépasse pourtant la foule pour se poser sur les arbres qui ombragent délicatement le bâtiment.

– Ce lieu est désormais le vôtre, qu’à jamais il sache vous protéger.

Octobre 2022

biblio

Le Big Challenge d’été

BSN Press, 2022.

D’ici et d’ailleurs

BSN Press, 2020.

Un autre jour, demain

Prix de la Société des écrivains valaisans, Editions Luce Wilquin, 2018.

Jardin d’été

Editions Luce Wilquin, 2017.

Une Maison jaune

Editions Plaisir de lire, 2015.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un·e auteur·trice suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d’un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de l’Andelyn et de l’Association [ch]littérature.ch].



bio

ABIGAIL SERAN est née à Monthey, en Valais, en 1972. Elle a étudié le droit à Fribourg, puis a travaillé comme juriste au sein des mondes bancaire, universitaire et associatif et de son propre cabinet juridique à Lausanne, Genève, Fribourg et Monthey. Après un séjour de neuf mois en famille à Dublin, en Irlande, elle a retrouvé ses terres d’origine. Aujourd’hui, elle a pris les rênes de la toute nouvelle Maison des écrivaines, des écrivains et des littératures (MEEL) qui s’est ouverte cet automne à Monthey.

Autrice de romans et nouvelles (derniers titres parus ci-contre), elle a également tenu une chronique mensuelle dans la presse valaisanne. Elle écrit aussi pour le théâtre et a publié des textes dans des recueils collectifs. Abigail Seran est l’initiatrice et l’administratrice du projet d’écriture participative «d’écrire ma ville», qui a déjà pris ses quartiers à Monthey, Bernex, Lausanne, Sion et Neuchâtel. **CO**